

Les Deux Lettres. Épisode de la dernière guerre sur les documents parus dans la Revue de l'Enseignement du 21 mars 1915.

Numéro d'inventaire : 1979.35667.1

Auteur(s) : Madeleine Vernet
Sarah Menant

Type de document : image imprimée

Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)

Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

Date de création : 1920 (vers)

Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur la pliure

Mesures : hauteur : 420 mm ; largeur : 273 mm

Notes : Illustration en 4 vignettes de l'histoire des guerres qui amènent tous les malheurs chez les français comme chez les allemands. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille
Protection de la famille, de la mère et de l'enfant

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français
ill. en coul.

LES DEUX LETTRES

Episode de la dernière guerre sur des documents parus dans la
"Revue de l'Enseignement" du 21 mars 1915

Texte de MADELEINE VERNET. — DOSSIS de SARAH MENANT

On vous dit souvent, mes enfants, que les hommes sont frères. Cette phrase pourrait vous paraître banale, après beaucoup de répétitions. Aussi est-il bon de servir, à l'appui de cela, tous les exemples que l'on peut fournir sur cette fraternité. Si ceux qui gouvernent les peuples ont intérêt à les diviser, il n'en n'est pas moins vrai que tous les hommes se ressemblent par les sentiments du cœur.

Ce que je vais vous raconter sera une preuve de plus de cette simple vérité.

Sur l'un des champs de bataille de la Marne, une lettre fut trouvée, par un Français, sur un Allemand qui avait été tué. La lettre était adressée de Neumark, en date du 9 août 1914, à Ernest Boraëf, réserviste au 20^e régiment d'infanterie, 6^e division, 3^e corps. C'était sa femme qui lui écrivait. Voici cette lettre, telle que la publie la *Revue de l'Enseignement*:

Au père de la petite Marichen

(Lettre d'une mère allemande.)

MON CHER ERNEST,

... Si je pouvais seulement te parler encore une seule fois !

« Ecris-moi où tu es en ce moment, car mon angoisse plane entre ciel et terre. La petite Marichen demande tous les jours son cher père et s'il va revenir bientôt. Je suis forcée de lui mentir et de dire qu'il travaille. »

« On n'a pas encore de nouvelles de Boek. Dans le cas où tu serais blessé, donne-lui la commission de m'écrire immédiatement. N'as-tu pas d'autres amis que Schuitz ? Car si vous tombez, vous tombez peut-être tous les deux. »

« Mon cher Ernest, ne te fais pas de peine à mon sujet. Tu sais que toutes mes pensées sont pour toi. Je resterai seule avec la petite Marie, et même si je devais tout vendre, je ne l'oublierai jamais. C'est terrible d'être séparés comme cela. »

« Cher Ernest, je suis toujours en bonne santé, bien que très angoissée, et je souhaite doublement et triplement que cette lettre te trouve en bonne santé. Bien des salutations et baisers de ta chère femme et de Marichen, de la mère et des frères et sœurs. Ecris-moi bientôt, ne fût-ce que quelques mots. On a, alors, toujours de l'espoir. »



Celui qui rapporta cette lettre ajoute: « Ne sentez-vous pas une émotion vous serrer le cœur?.. Ne voyez-vous pas les yeux pleins de larmes d'une petite Marichen, dont le papa est enfoui, avec des centaines d'autres Allemands, dans une immense tranchée, à la corne d'un taillis?... Et jamais la femme et la fille d'Ernest Boraëf, ne connaîtront la place sinistre où, par hasard, mon pied foula leur lettre pleine de leur tendresse et de leurs baisers éperdus... »

Et, dans le même numéro de la *Revue*, on peut lire une autre lettre, dont voici également la copie:

Au papa de la petite Françoise

(Lettre d'une mère française.)

MON CHER ALBERT BIEN-AIMÉ,

« Que de jours se sont passés depuis ta dernière bonne lettre ! Presque une quinzaine, un demi-mois ! Ecris vite, je l'en prie, car notre petite Françoise me demande tous les jours de lui lire la lettre de son papa... »

« Depuis que tu es parti, tous les soirs, avant d'aller dormir, la petite Françoise et moi nous nous mettons à la fenêtre. Nous cherchons de quel côté est ce pays d'Argonne où tu te bats, et quand nous croyons avoir trouvé, nous envoyons nos baisers dans cette direction-là. »

« Je ne te souhaite pas d'avoir du courage, mon cher époux, je sais bien que tu en as à revendre... C'est égal, petite Françoise et moi nous voudrions bien que la guerre soit finie... »

« Hier, nous avons bêché le jardin... Ça a été bien long. Françoise me disait: « Comme papa était habile et prompt à retourner les carrés... Quand il était là, le jardin était plein de fleurs: maintenant les allées sont remplies de mauvaises herbes ! »

« Mon cher Albert, nous nous efforçons d'être très braves, aussi braves que toi, et quand nous sentons que nous allons pleurer, vite nous nous cachons... Mais un jour viendra, nous en sommes sûres, où le papa de notre petite Françoise nous reviendra et nous pourrions pleurer, sans nous cacher parce que nous pleurerons de joie... »

BLANCHE G.



Il n'y a pas besoin de longues phrases, n'est-ce pas, mes enfants, pour que vous compreniez quel est ce même sentiment qui unit tous les hommes: C'est l'amour!

Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que la mère allemande et la mère française sont sœurs par l'amour qu'elles avaient pour leurs maris. Vous comprenez bien aussi que la petite Marichen et la petite Françoise sont sœurs par l'amour qu'elles avaient pour leur papa.

Vous comprenez enfin, que ces deux pères, qu'on avait armés l'un contre l'autre, dont on avait fait des soldats ennemis, étaient frères par l'amour qu'ils avaient pour leur femme et leur fille.

Et voilà pourquoi, enfants, vous ne maudirez jamais assez la guerre, qui divise les hommes et sème la douleur dans le monde; la guerre, qui est la grande ennemie de l'amour.



Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à Epône (S.-et-O.)

Imp. Corp. Cit., Villeneuve-St-Georges

